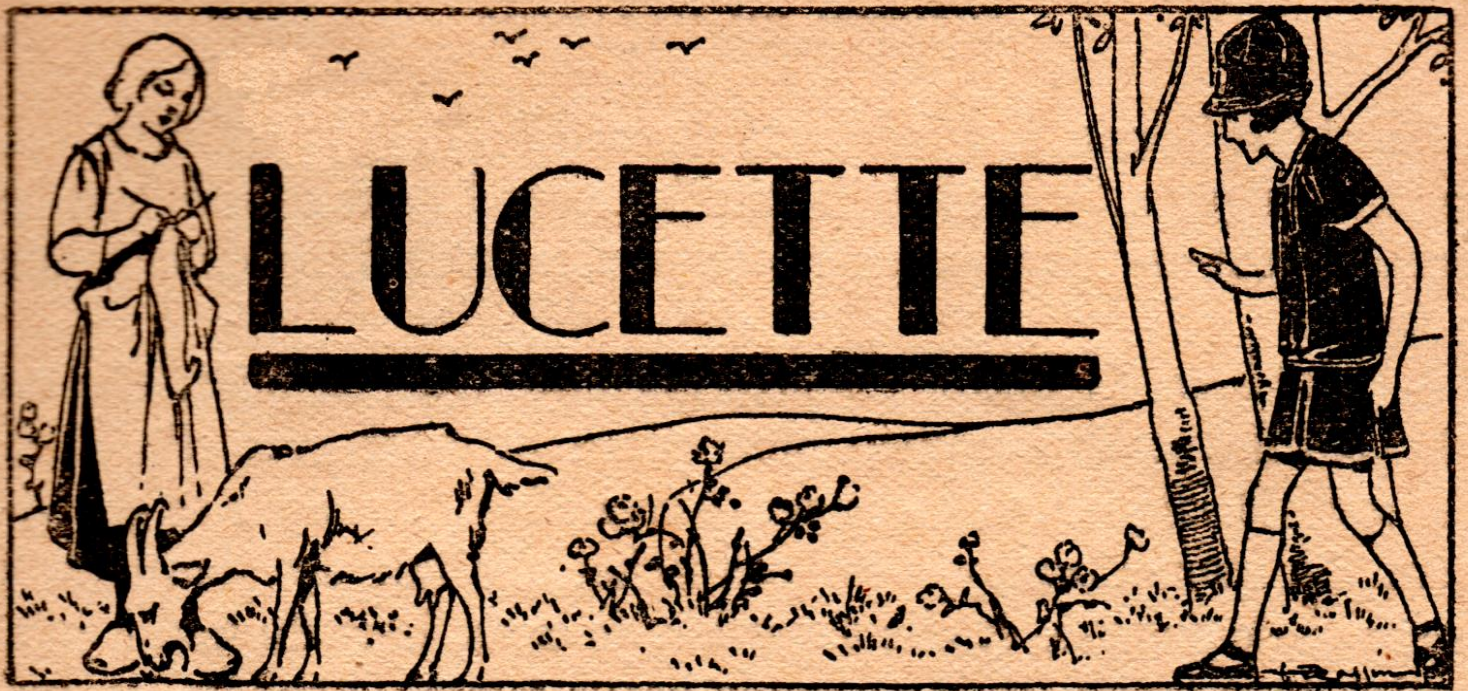
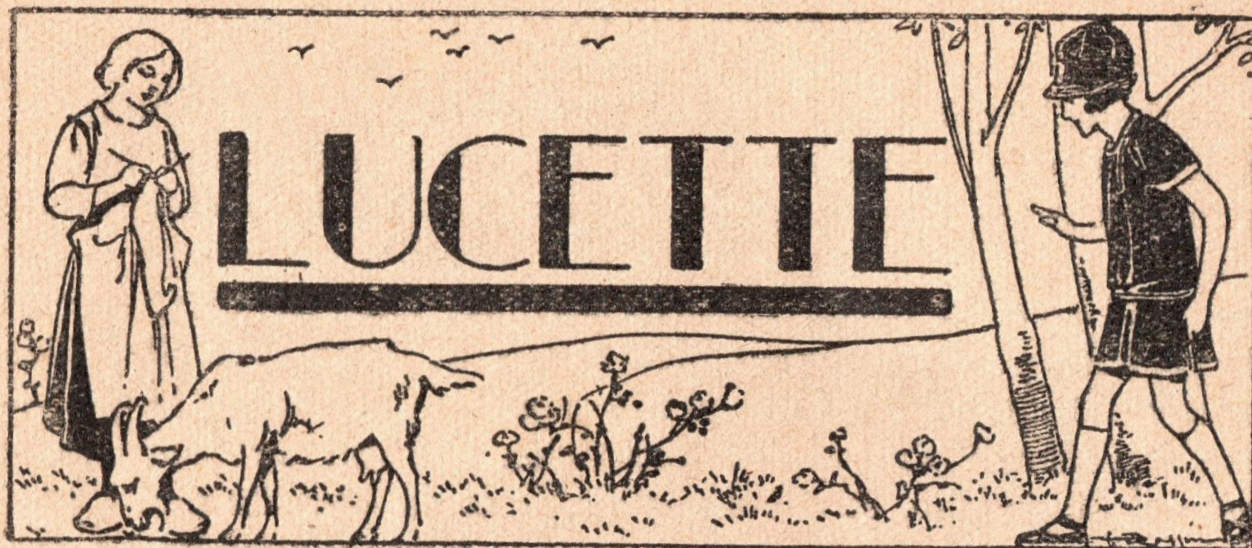


HELLÈLE



CONTE



Depuis que Monique Durtel est arrivée au Valombrey, où ses parents ont loué une villa pour le temps des vacances, elle s'en donne à cœur joie du matin au soir. Ces premiers jours ont été favorisés par un temps splendide et, après la réclusion de l'année scolaire, Monique détend ses nerfs et ses muscles, fait une cure de grand air et jouit avec délices d'une entière liberté.

Sa mère, M^{me} Durtel, lui a permis de sortir seule dans la campagne dans un rayon assez restreint autour de la villa. Et cela permet à Monique de varier ses plaisirs.

Lorsqu'elle est lasse de jouer dans le jardinet, elle gagne le petit bois qui y est attenant. Il fait si bon se promener sur la mousse, parmi les bosquets de coudriers et de bouleaux, s'asseoir sous les vieux chênes à l'écorce rugueuse, ou respirer l'odeur des sapins sous lesquels s'étend un tapis glissant d'aiguilles desséchées.

Parfois Monique allonge sa promenade, elle court dans les prés voisins, cueille des fleurs au long des fossés, récolte des fruits sauvages.

Un soir, au dîner, encore tout animée des plaisirs de la journée, elle dit à sa mère :

— J'ai rencontré tantôt, dans le chemin creux qui longe le bois, une petite fille du pays. Tout en surveillant sa chèvre qui broutait l'herbe du talus, elle tricotait un cache-nez, pour sa grand'mère, m'a-t-elle dit. Car nous avons fait la conversation. Elle a l'air très gentille. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Lucette, et sa chèvre Marquise.

La vieille bonne, Eugénie, qui servait à table, et qui était originaire du pays, prit alors la parole, avec la familiarité que lui permettaient ses longues années de service et de dévouement dans la famille :

— Ah ! c'est la petite Lucette Cormoy. Oui, en effet, elle est très gentille, et vous pouvez bien causer et jouer avec elle, allez, mamzelle Monique. C'est une petite orpheline, élevée par sa grand-mère. La mère Cormoy n'est pas riche, elle fait des journées de droite et de gauche, et elle a parfois, je crois, bien du mal à joindre les deux bouts. Mais c'est une brave femme, honnête et travailleuse, qui élève très sérieusement sa petite-fille. Et Lucette est une charmante enfant, affectueuse et très attentionnée.

Grâce à ce brevet de bonne éducation donné par Eugénie, Monique eut tout de suite l'autorisation de faire plus ample connaissance avec Lucette.

Le lendemain donc, elle se mit à sa recherche et la trouva, avec son ouvrage de tricot, et encore en compagnie de Marquise, dans un petit terrain en friche.

Les deux fillettes causèrent amicalement. Monique essaya de caresser la chèvre, mais sans beaucoup de succès, car Marquise semblait beaucoup plus occupée de trouver des herbes à son goût que de se laisser flatter par une inconnue.

Lucette offrit à Monique quelques noisettes qu'elle avait cueillies.

— Où les avez-vous trouvées ? fit Monique avec admiration. Celles du petit bois, au bout du jardin, ne sont pas mûres encore.

— C'est qu'elles sont trop à l'ombre, fit Lucette. J'ai trouvé celles-ci dans le boqueteau, là-bas, sur la côte. Il y en a beaucoup. Et on y trouve aussi des petites fraises sauvages.

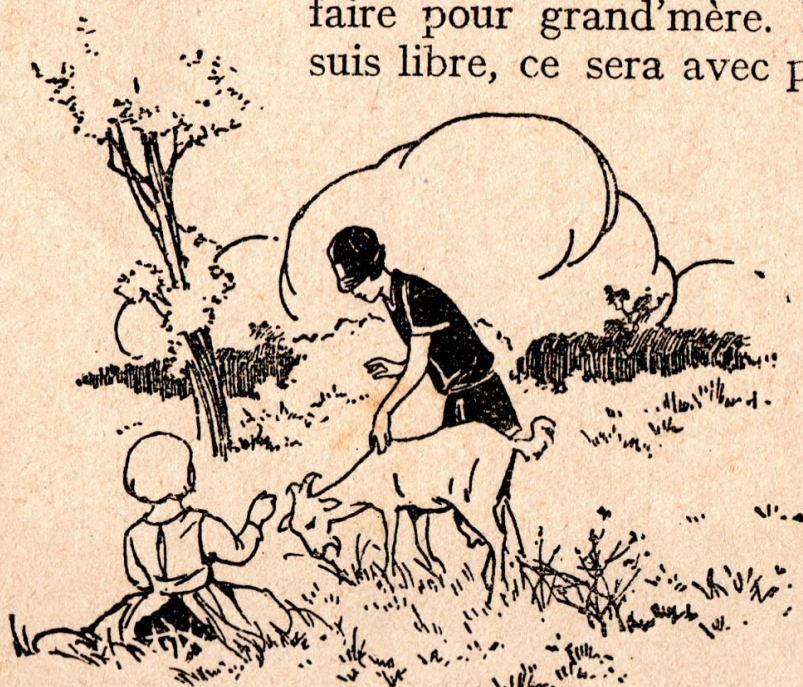
— Oh ! allons-y, voulez-vous ? proposa Monique avec ardeur.

— Oui, volontiers, si vous voulez bien m'attendre un quart d'heure, le temps de rentrer ma chèvre qui s'est assez promenée comme cela pour aujourd'hui. Grand-mère n'a pas besoin de moi ce soir, j'en profiterai pour aller avec vous. Je vous ferai voir les bons coins, où l'on trouve les plus belles fraises.

Ce fut une promenade délicieuse. Monique était enchantée de sa compagne, qui se montra gaie, serviable et avisée.

Les deux fillettes s'en revinrent avec d'amples provisions de noisettes et de fraises, et Monique, avant de quitter Lucette, lui demanda de renouveler le lendemain cette agréable partie.

— Demain, je ne pourrai pas, dit Lucette, j'aurai du travail à faire pour grand'mère. Mais après-demain, si je suis libre, ce sera avec plaisir que je vous retrouverai.



Monique essaya de la caresser...

Les jours suivants, en effet, les deux fillettes se revirent souvent. Presque tous les après-midi, Lucette conduisait sa chèvre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Le plus souvent, elle emportait son tricot et elle remuait agilement ses longues aiguilles, tout en babillant avec Monique lorsque celle-ci ve-

nait la rejoindre. Son ouvrage, non plus que sa conversation, ne lui faisaient d'ailleurs perdre de vue sa chèvre capricieuse qu'elle rappelait doucement à l'ordre, quand c'était nécessaire, d'un petit cri modulé.

Marquise connaissait bien sa maîtresse; elle lui était soumise et revenait vers elle au premier appel. Elle mangeait dans sa main, quêtait ses caresses et, pour rentrer, la suivait comme un chien docile.

Mais elle demeurait beaucoup plus sauvage et indépendante vis-à-vis de Monique, malgré toutes les avances que lui faisait la fillette.

En vain Monique recherchait-elle, pour la bête fantasque, les herbes les mieux choisies, les plus parfumées. Marquise les flairait d'un air dédaigneux, les broutait d'un mouvement brusque, ou même les rejetait à terre sans vergogne.

Lorsque Monique essayait de la caresser, le plus souvent, Mar-

quise se dérobaît, baissait la tête en présentant des cornes menaçantes, ou bien bondissait capricieusement. Alors Monique voulait la saisir, elle courait, sautait autour de la chèvre. Et c'étaient des parties de rire et de jeu, où la fillette était toujours fatiguée et essoufflée la première.

Certains jours, Lucette délaissait son tricot et, munie d'un grand sac, elle cueillait des herbes, des trèfles sauvages, qui fourniraient une bonne provende pour Marquise à l'étable.

Monique, alors, aidait à son amie. Elle apprenait à connaître les diverses plantes, et à connaître aussi les terrains où il était permis de récolter.

Vers cinq heures, Lucette rentrait sa chèvre. Et c'était l'heure où elle pouvait parfois accompagner Monique dans de joyeuses expéditions, ou bien s'asseoir avec elle pour s'amuser à différents jeux.

Elle était d'esprit inventif et connaissait quantité de petits travaux amusants. Elle expliquait à Monique mille détails de la vie champêtre. Jamais embarrassée, toujours de bonne humeur, elle savait vraiment faire apprécier à son amie les agréments de la campagne.

Monique en était émerveillée et charmée. Le temps passait trop vite pour elle en compagnie de Lucette.

Aussi était-elle bien ennuyée quand celle-ci refusait de l'accompagner.

Et cette contrariété se renouvelait, hélas ! assez souvent, car Lucette n'était pas libre de son temps tous les jours. Sa grand'mère, bien que voyant avec plaisir la cordialité qui unissait les deux fillettes, avait parfois besoin des services de Lucette.

Et celle-ci ne se faisait jamais prier pour seconder sa grand'mère. Parfois c'était pour sarcler le petit jardin légumier qui s'étendait derrière leur maisonnette. Parfois pour renouveler la litière des lapins, ou aller récolter, dans le petit clos, des pommes de terre ou des haricots. Puis c'étaient des courses à faire au bourg, chez le boulanger, chez la mercière.

Monique acceptait difficilement ces entraves mises à ses parties de plaisir, et elle ressentait un dépit assez amer quand Lucette lui disait :

— Non, mamzelle Monique, aujourd'hui je ne suis pas libre. Grand'mère m'a demandé de faire ceci ou cela.

Elle en voulait un peu à Lucette de se prêter si volontiers à tout ce que lui demandait sa grand'mère, et de la délaissier si facilement, elle, Monique, qui pourtant s'efforçait de lui être toujours agréable.

*
* *

Chaque matin, Monique faisait quelques devoirs de vacances. Puis elle allait jouer une heure au grand air, avant le déjeuner, « pour me mettre en appétit », disait-elle en riant.

Un jour, au moment où elle sortait ainsi, après avoir rangé livres et cahiers, sa mère l'appela :

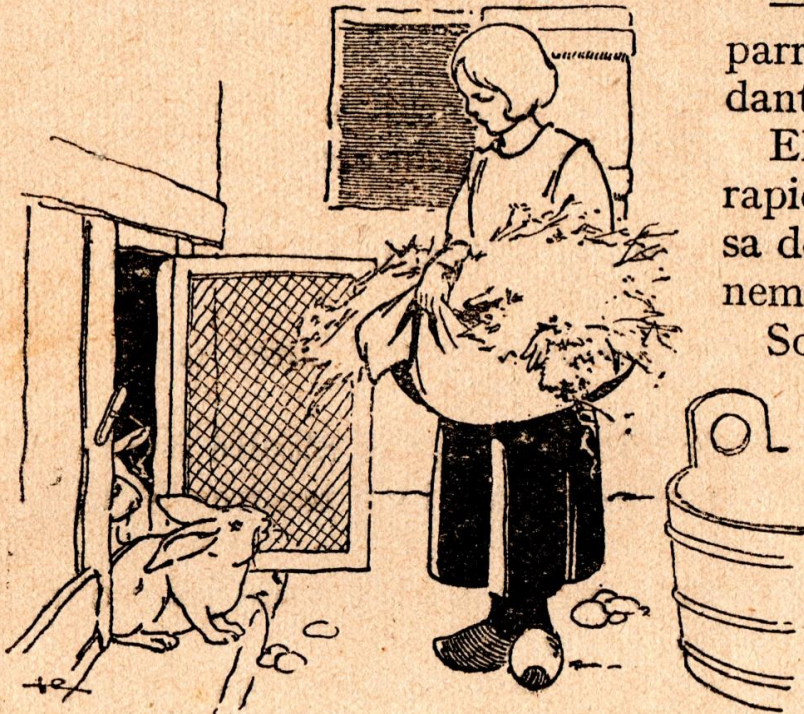
— Monique, le courrier vient d'arriver, il y a une lettre pour toi.

— C'est une lettre de mon parrain, fit Monique en regardant la suscription.

Elle ouvrit l'enveloppe, lut rapidement la missive et poussa des oh ! et des ah ! d'étonnement joyeux.

Son parrain, M. Landais, qui la gâtait toujours beaucoup, lui annonçait gaiement qu'il venait de gagner une somme assez rondelette, une de ses valeurs à lots étant sortie au dernier tirage. Et il ajoutait :

« Il est naturel que ma filleule profite un peu de cette chance inattendue. C'est bientôt ton anniversaire, et tu sais que j'ai coutume de t'offrir, chaque année, un petit souvenir à cette occasion. Cette fois, je veux te donner un cadeau plus important que le modeste souvenir habituel. Dis-moi ce qui pourrait te faire plaisir, un



Elle renouvelait la litière des lapins.

bijou, un beau jouet, un petit meuble pour ta chambre? Réponds-moi sans retard, afin que j'aie le temps de m'occuper de cette grave affaire avant le jour solennel où tu entreras dans ta onzième année.»

Monique dansait de joie.

— Oh ! mon parrain, mon bon parrain ! que je suis contente !... Eh bien, mon choix sera vite fait : je vais lui demander un bracelet-montre... un petit bracelet-montre à la mode... ou, non... plutôt une voiture pour ma poupée, une belle voiture comme celle de Colette du Bray... non, où ai-je l'idée? il me faudrait plutôt un guéridon, avec un casier pour les livres.

— Allons, fit en riant M^{me} Durtel, je vois que ton choix sera vite fait, mais que cela demande encore un peu de réflexion. Va donc jouer au jardin, et tu écriras demain matin à ton parrain ce que tu auras décidé. Nous donnerons ta lettre au courrier de midi.

Une demi-heure après, Monique se balançait, songeuse, sur la barrière d'un petit pré. Le bracelet-montre était bien tentant, mais le guéridon...

Soudain elle aperçut Lucette qui s'en revenait, un grand panier au bras.

— Hep, hep, Lucette ! d'où viens-tu à cette heure? cria-t-elle joyeusement.

— Je viens de notre petit clos, mamzelle, j'ai récolté nos pois. Voyez s'ils sont beaux ! et ils seront encore bien tendres. Voulez-vous en goûter?

Elle ouvrit une longue cosse et la présenta à Monique qui croqua gaiement les petites boules vertes et sucrées.

— Tu viendras jouer tantôt avec moi? fit Monique, toujours assise sur sa barrière.

— Tantôt? oh ! non, je ne peux pas. J'aurai sans doute beaucoup de travail. Je ne pourrai même pas sortir pour promener Marquise, je la laisserai dans la cour.

— Oh ! que c'est ennuyeux ! fit Monique avec un peu d'humeur. Comment fais-tu ton compte pour n'être jamais libre? Voilà trois jours que nous n'avons joué ensemble.

— Ce n'est pas ma faute, vous le savez bien. Je ne peux pas refuser d'aider ma grand'mère qui est si bonne pour moi et qui travaille dur elle-même, malgré son âge.

— Tâche donc de te rendre libre seulement une heure.

— Si je le pouvais, j'en profiterais pour conduire Marquise dans le chemin creux où il y a de si bonne herbe, repartit Lucette. Notre cour est bien tondue maintenant, et la pauvre bête n'y trouve guère de nourriture. Il faudrait un peu de pluie pour faire repousser l'herbe.

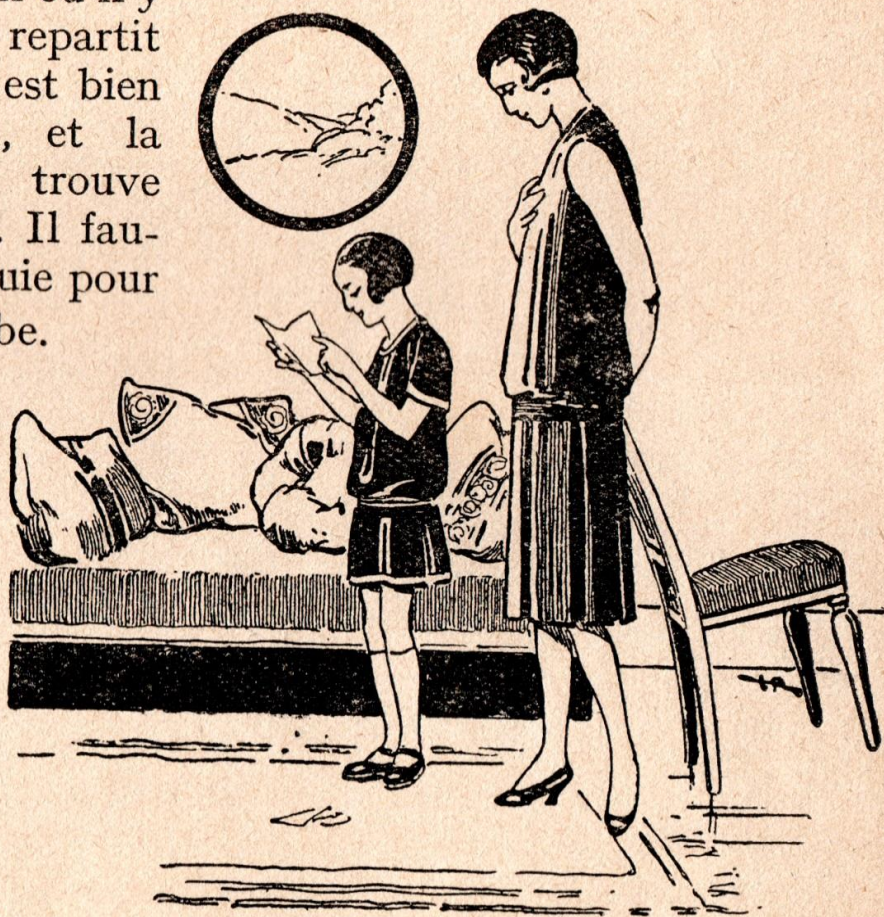
— Grand merci pour la pluie ! se récria Monique avec indignation. J'aime mieux le beau temps !

— Je comprends cela, fit Lucette en riant. N'empêche que, avec cette sécheresse, Marquise ne peut plus se nourrir suffisamment dans la cour.

Et, si j'ai un peu de temps libre, je devrai bien m'occuper d'elle avant de m'amuser.

— C'est insupportable ! dit Monique d'un air contrarié. Je comptais bien sur toi aujourd'hui. Mais tu trouves toujours des prétextes pour refuser. Je crois bien que tu le fais exprès.

— Oh ! mamzelle Monique ! fit Lucette en laissant tomber, d'indignation, son panier, tandis que de grosses larmes lui montaient aux yeux, pouvez-vous dire une chose pareille ! C'est que vous ne savez pas comme je voudrais soulager ma pauvre grand'



Elle lut rapidement.

mère ! A la rentrée, je devrai retourner en classe, je ne pourrai guère lui aider, il faut donc bien que je profite des vacances pour lui témoigner au moins ma bonne volonté. Je crains l'hiver pour elle, ajouta la fillette d'un air soucieux. Les journées de lavage sont vraiment dures, à son âge, surtout quand la saison est rigoureuse.

— Ne pourrait-elle trouver un autre travail que laver du linge ? demanda Monique un peu radoucie.

— C'est difficile, soupira Lucette. En hiver, il y a moins de travail en plaine et les ménagères ont moins besoin d'aide. On trouve plus difficilement de l'ouvrage. Ah ! si j'avais des économies, je sais bien ce qu'il nous faudrait. Mais je n'ai rien... rien du tout !

— Qu'est-ce qu'il te faudrait ? interrogea Monique, curieuse.

— Oh ! il n'y faut pas songer, dit Lucette en secouant la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-le-moi, insista Monique en sautant de sa barrière pour s'approcher de son amie.

— Eh bien, voilà ; il y a, au bourg, une maison de confection qui donne du travail à domicile à tous ceux qui en demandent. Ma grand'mère saurait très bien faire cette confection. Elle pourrait travailler chez elle, au chaud, pendant toute la mauvaise saison. Moi-même, entre les heures de classe, je pourrais lui aider ; et ainsi nous aurions largement des ressources pour notre hiver. Mais...

— Mais?...

— Il faudrait pour cela une machine à coudre. Et cela coûte bien trop cher ! termina Lucette avec résignation. Grand'mère ne veut pas acheter à crédit, alors... rien à faire !

Et Lucette, avec un gros soupir, reprit son panier, et continua son chemin.

Restée seule, Monique songeait :

« Cette pauvre petite Lucette... comme elle est courageuse... et dévouée pour sa grand'mère. Et moi qui lui reprochais de mettre de la mauvaise volonté pour venir jouer avec moi. Le jeu, évidemment, doit lui plaire, à elle aussi, mieux que le travail... Si je pouvais leur venir en aide, à sa grand'mère et à elle, j'en serais bien contente. Seulement, je ne peux pas faire grand'chose... Ah ! pourtant... peut-être... oh ! non... mais, pourquoi pas ?

Une idée venait de germer dans la cervelle toujours en éveil de Monique, une idée merveilleuse, extraordinaire.

Mais cela demandait mûre réflexion... Ce serait vraiment un gros sacrifice. Pourtant Monique pouvait-elle laisser perdre une si bonne occasion de tirer d'affaire Lucette et sa grand'mère?

Monique venait de penser à l'offre de son parrain : il proposait de lui faire un cadeau, un cadeau de valeur. Si Monique lui demandait... une machine à coudre ! une machine à coudre pour la mère Cermoy !...

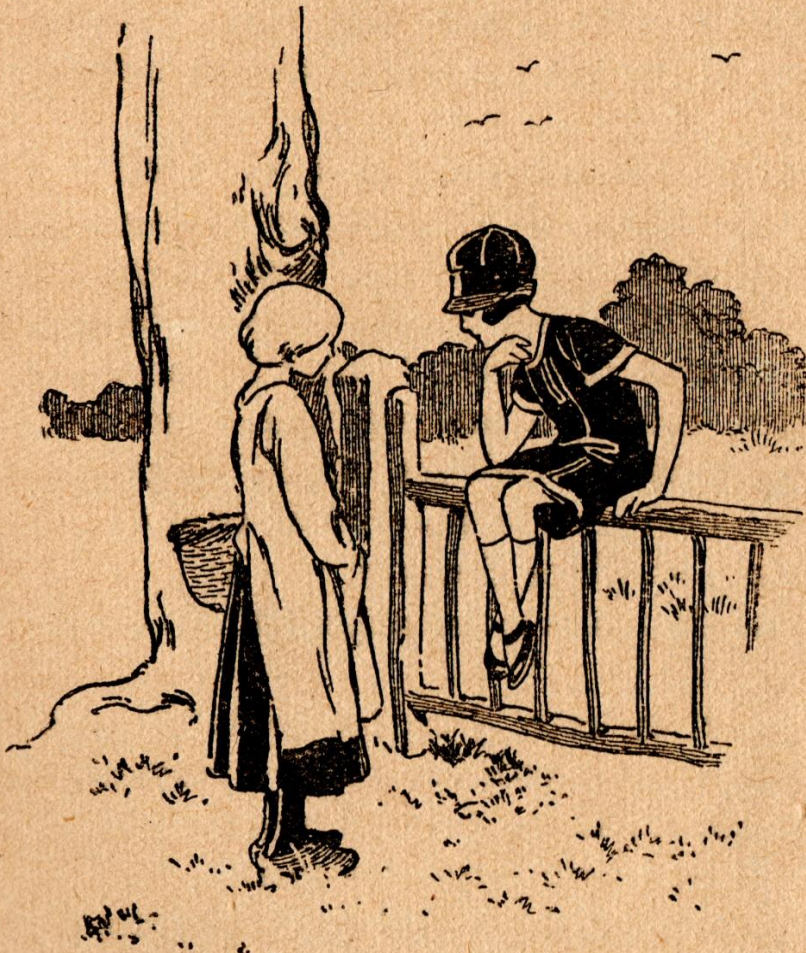
Sûrement son parrain ne la lui refuserait pas. Il était tout le premier, non seulement à conseiller la charité, mais encore à la pratiquer lui-même.

Oui, mais... il faudrait renoncer au bracelet-montre, à la voiture de poupée, au guéridon...

Monique en était là de ses réflexions quand elle s'entendit appeler pour le déjeuner. Elle s'empressa de rentrer. En hâte, elle se lava les mains, se donna un coup de brosse, rectifia sa coiffure, puis se rendit dans la salle.

Justement on avait invité, ce jour-là, une vieille cousine éloignée, de passage dans le pays. C'était une personne

assez insignifiante. Monique la salua poliment. Mais pendant le repas, la fillette ne se mit guère en frais d'amabilités. Elle laissa ses parents entretenir, avec leur invitée, une conversation assez terne.



Il faudrait une machine à coudre.

La présence de la vieille demoiselle empêchait la fillette de soumettre à ses parents les idées qui lui trottaient dans la tête. Mais cela ne l'empêchait pas de penser.

Que demanderait-elle donc à son parrain?

Quand elle eut fini les hors-d'œuvre, Monique était bien décidée à demander le guéridon. Mais en coupant sa tranche de rôti, elle penchait plutôt vers le bracelet-montre. On servit des haricots verts qui lui rappelèrent les petits pois de Lucette. Et décidément, oui, Monique résolut de demander une machine à coudre. Il n'y avait pas à hésiter, là était son devoir ; un devoir héroïque sans doute, mais qu'elle saurait remplir sans défaillance. Pourtant, au dessert, l'idée du bracelet-montre livrait une rude bataille...

Monique sortit soudain de sa rêverie, en entendant sa mère qui disait :

— Excusez-moi, ma cousine, de n'avoir pas à vous offrir de meilleurs fruits. Je pensais avoir pour le dessert de belles cerises, les dernières de la saison d'ailleurs. Nous avons, tout au bout du jardin, un fort beau cerisier tardif. Il est encore couvert de fruits superbes, bien mûrs. Mais le vieux jardinier, le père Sénateur, qui devait m'en cueillir ce matin, est venu me prévenir, juste avant déjeuner, qu'il se trouvait perclus de douleurs, et qu'il ne pouvait, dans ces conditions, monter à l'échelle. Je l'ai prié de trouver quelqu'un pour faire la cueillette à sa place demain.

— Cela ne nous donne pas de fruits pour aujourd'hui, observa en riant M. Durtel.

— Non, sans doute, et je le regrette. J'espère toutefois que le père Sénateur ne tardera pas trop à trouver un remplaçant, car je crois que les petits maraudeurs ne se privent pas de goûter à nos cerises. Notre arbre reçoit de trop fréquentes visites.

— Ses fruits sont probablement estimés des connaisseurs, plaisanta M. Durtel. Et ceux-ci sont moins rhumatisants que notre vieux Sénateur.

— Il faudrait monter la garde sous l'arbre, intervint Monique, inquiète du sort de la récolte des cerises.

— Je n'ai pas le temps de m'en occuper aujourd'hui, dit M. Durtel. Je dois m'absenter tout l'après-midi. Mais bah ! ne te tour-

mente pas. D'ici demain, on ne viendra pas dépouiller tout notre arbre. Quand même un ou deux gamins viendraient dérober quelques poignées de cerises, il t'en restera encore bien plus que tu ne pourras en manger.

*
* *

Après déjeuner, la bonne cousine s'installa au salon avec M^{me} Durtel. Et Monique demanda la permission d'aller jouer dehors.

— Va, mais ne cours pas trop, aussitôt après le repas, recommanda M^{me} Durtel. Il fait très chaud, tu feras bien de rester un peu au calme, quelque part à l'ombre.

— Je vais prendre ma broderie, dit Monique, et j'irai m'asseoir dans le petit bois.

Elle prit son sac à ouvrage et alla s'installer paisiblement dans un coin délicieux, bien tapissé de mousse, entre un bosquet de coudriers et un groupe de bouleaux.



Monique se mit à broder.

Elle tira de son sac un petit napperon commencé, tout en regardant autour d'elle, avec satisfaction, la fraîche verdure, les troncs blancs des bouleaux, les insectes qui bourdonnaient dans l'air tiède. Puis elle prit son écheveau de coton, sortit sa jolie petite trousse, qu'elle avait reçue l'année précédente pour ses étrennes : une petite trousse en cuir fin, avec des ciseaux de vermeil, un dé d'argent, et tout un attirail de poinçons, de passe-lacets, d'aiguilles assorties, etc.

Et Monique se mit à broder. Non sans quelques distractions,

cela va sans dire. C'était un craquement dans les branches, un oiseau qui s'envolait, un autre qui sifflait à perdre haleine, ou quelque bête invisible qui circulait sous la mousse.

N'importe, au bout d'une heure, l'ouvrage avait fait des progrès, et Monique, satisfaite, songeant qu'elle avait maintenant suffisamment observé les recommandations maternelles, plia soigneusement sa broderie, remit dans la trousse ciseaux, dé, aiguilles, etc., puis replaça le tout dans son sac.

Et, portant celui-ci autour de son bras, elle partit en flânant dans les sentiers du bois.

Soudain, en débouchant dans la plaine, que vit-elle, à cinquante mètres de là? Lucette et Marquise!

— Ah! Lucette, te voilà? cria-t-elle gaiement. Tu es donc libre tout de même aujourd'hui?

— J'ai pu disposer d'une heure, en effet, dit Lucette. Et, comme je vous l'avais dit, j'en profite pour faire faire à Marquise un bon repas.

En effet, la chèvre broutait avec grand appétit l'herbe fraîche qui poussait à l'ombre le long du bois, tandis que Lucette, d'une main agile, arrachait sur le talus et entassait dans un sac de toile une ample récolte de verdure.

— Ne pourras-tu vraiment pas venir jouer un peu avec moi? demanda encore Monique.

— Oh! non, mademoiselle, c'est impossible, j'ai encore tant à faire aujourd'hui. C'est dommage! ajouta-t-elle en soupirant. Nous aurions pu aller derrière le clos du père Mathieu. Il y a là du chèvrefeuille sauvage qui est superbe en ce moment; il est en pleines fleurs, et facile à cueillir.

— Oh! du chèvrefeuille! j'aime tant cela, et maman aussi! Mais j'irais bien toute seule jusque-là.

— Si vous voulez. C'est bien facile. Vous savez bien où c'est? à cinq minutes d'ici, en passant le long de la luzerne.

— Oui, oui, je sais. Mais tiens, si tu restes encore un moment ici, je vais te laisser mon sac à ouvrage. Il est inutile que je le traîne avec moi.

Et Monique ayant remis à Lucette son petit sac, bien clos par

une solide et longue coulisse, partit d'un pied léger, en chantonnant gaiement.

Un quart d'heure après elle était de retour, chargée d'une magnifique gerbe de chèvrefeuille odorant. Lucette finissait de remplir son sac d'herbes.

— Là! dit-elle, Marquise ne mourra pas de faim, ces jours-ci! Je vais la rentrer maintenant, pour travailler d'un autre côté.

Elle redonna à Monique son sac à ouvrage. Puis, chargeant sa récolte sur son dos, elle appela doucement Marquise, de son petit cri modulé. Et, suivie de sa chèvre, elle reprit le chemin de sa demeure.

Monique l'accompagna un instant sur la route, puis la laissa pour reporter à la villa ses fleurs et son sac.

Elle mit son chèvrefeuille dans l'eau, et monta ensuite dans sa chambre pour y déposer son ouvrage.

Et, à ce moment, sa résolution étant enfin bien arrêtée, elle décida d'écrire tout de suite à son parrain.

Sa lettre fut bientôt rédigée. Après l'avoir félicité de sa chance dont elle se réjouissait toute la première, elle remerciait M. Landais d'avoir ainsi pensé à elle. Puis elle lui expliquait la détresse de la pauvre mère Cormoy, le gentil dévouement de Lucette, traçait même en deux mots le portrait de la chèvre Marquise.

Enfin elle suppliait son parrain

de vouloir bien, en guise de cadeau d'anniversaire, lui envoyer une machine à coudre qui tirerait de la misère la bonne grand-mère et sa petite-fille, et assurerait à Marquise de bonnes provendes pendant tout l'hiver.

Satisfaite de son œuvre épistolaire, elle plaça sa lettre sur la



Elle ouvre le sac.

cheminée. Puis avant de redescendre, elle voulut juger de l'effet que produirait, une fois terminé, le napperon qu'elle brodait.

Mais en ouvrant son sac, elle eut un petit cri de surprise : sa trousse, sa jolie petite trousse n'y était plus !

Comment cela se faisait-il ? Assurément la trousse n'avait pu tomber du sac qui était bien solidement clos. Il aurait fallu que quelqu'un dénouât la coulisse, ouvrît le sac. Or, personne n'avait eu le sac entre les mains, qu'elle-même ou Lucette.

Elle-même ou Lucette...

Subitement, Monique sentit comme un petit frisson... Ce n'était pas elle-même, elle en était bien certaine. Alors?...

Alors, fallait-il croire que Lucette, ayant eu la curiosité d'ouvrir le sac, avait été tentée par la valeur de cette jolie trousse qui représentait évidemment un petit trésor pour cette pauvre fillette ?

Mais non, ce n'était pas possible, Monique ne pouvait accuser de vol sa petite amie.

Et pourtant...

Plus Monique y songeait, plus les preuves semblaient s'accumuler contre Lucette.

C'était affreux de songer à cela !

Monique descendit en courant, avec l'intention d'aller tout raconter à sa mère. Mais, hélas ! l'ennuyeuse cousine était encore là. Monique entendit, à travers la porte du salon, sa voix monotone.

Monique ne pouvait rester plus longtemps sur cet horrible doute. Il fallait l'éclaircir au plus tôt. Et le moyen était simple, tout simple : elle allait elle-même trouver Lucette, et lui poser la question à brûle-pourpoint. On verrait bien quelle tête ferait la petite voleuse !

La petite voleuse... oh ! était-ce bien possible?... Lucette, la gentille Lucette !

Comme on a raison de dire qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

Car c'était un vol, un affreux vol, aggravé d'un véritable abus de confiance.

Pleine d'indignation, Monique traversa le jardin en courant, pour sortir par la petite porte du verger. Elle vint à passer près du cerisier, et, malgré le trouble que lui causait sa triste découverte,

elle remarqua que le père Sénateur avait eu l'imprudence de laisser dans l'arbre l'échelle destinée à faire la cueillette des cerises.

— Vraiment ! c'est tenter les gens, se dit Monique. S'il vient de maraudeurs cet après-midi, ils auront la partie belle pour récolter tous nos fruits. Si je pouvais enlever cette échelle...

Elle s'y efforça aussitôt. Mais l'échelle était lourde, et Monique était peu habituée à effectuer des travaux de ce genre. Elle par-

vint cependant à la déplacer : l'échelle n'était plus qu'en équilibre instable ; encore un effort et Monique allait réussir à la faire tomber dans l'herbe... quand elle entendit sur la route un petit pas pressé.

— Oh ! se dit-elle, ne serait-ce pas justement quelque gourmand qui vient faire sa récolte ? Cachons-nous pour voir qui c'est.

Elle se dissimula derrière les framboisiers. Et qui vit-elle apparaître ? Lucette, oui, Lucette elle-même, qui, munie d'un grand panier, se dirigeait tout droit vers le cerisier.

« Oh ! c'est trop forts

non, cela, c'est trop fort ! songeait Monique atterrée. La voilà maintenant qui vient voler nos cerises ! et avec un grand panier encore ! Ah bien ! maintenant la preuve est faite de son honnêteté, je sais à quoi m'en tenir sur son compte ! »

Elle en était suffoquée, si bien qu'elle oubliait l'équilibre instable de l'échelle déplacée par elle. Immobile, le regard fixe, elle vit la maraudeuse qui, sans méfiance, se croyant seule, s'apprêtait à grimper dans l'arbre.



La fillette resta inerte.

Mais à peine Lucette eut-elle gravi quelques échelons, que la lourde échelle s'abattit sur le sol avec un grand bruit, entraînant dans sa chute la fillette et son panier.

La tête de Lucette porta assez rudement sur le montant de l'échelle, et la fillette resta un instant, inerte, sur l'herbe.

Monique se précipita :

— Lucette... oh ! Lucette ! tu n'es pas morte?... réponds-moi ! Lucette !

Enfin Lucette ouvrit les yeux, regarda Monique et sourit faiblement. Puis elle se redressa et voulut se lever. Mais elle retomba avec un gémissement.

— Oh ! murmura-t-elle, mon pied ! comme il me fait mal ! je ne peux pas appuyer dessus.

Monique était bouleversée. Il n'était plus question de parler vol ou maraudage.

Elle proposa d'aller chercher du secours.

— Non, non, dit Lucette, ne dérangez personne. Je pourrai peut-être tout de même regagner la maison, si vous voulez bien que je m'appuie sur votre bras.

« Elle craint sans doute de se voir prendre en flagrant délit, se dit Monique, et elle espère que, moi, je ne la trahirai pas. »

Elle eut une seconde d'hésitation ; mais la pitié l'emporta, et aussi la conscience de sa responsabilité dans cet accident.

Elle aida donc la fillette à se relever.

Grâce au secours de Monique, Lucette parvint, tout en boitillant, à rentrer chez elle.

La bonne grand'mère aussitôt se mit en devoir de la déchausser. Elle frictionna le pied malade, s'assura qu'il n'y avait rien de cassé, et déclara que, sans doute, après quelques jours de repos, Lucette ne se ressentirait plus de cette petite foulure.

Monique ainsi rassurée les quitta.

Ce petit accident l'avait beaucoup troublée. Et, dans ces circonstances, elle avait remis au lendemain toute explication pénible.

Mais cela ne l'empêchait pas d'être cruellement désillusionnée sur le compte de la petite villageoise.

Elle résolut de ne parler à personne de ces vilaines constatations.

— Demain, se dit-elle, je retournerai prendre des nouvelles de Lucette. J'en profiterai pour avoir une explication sérieuse, et lui réclamer ma trousse. Quant à la machine à coudre, la question est bien résolue maintenant, il n'y faut plus songer.

Donc, le lendemain matin, Monique écrivit à son parrain une autre lettre, lui demandant un bracelet-montre.

Et elle déposa cette seconde missive sur sa table, afin qu'on la joignît au courrier.

Puis elle se rendit chez la mère Cormoy. Mais au moment d'entrer, elle hésita. Comment aborder une question aussi délicate, surtout si la grand'mère était présente ; la colère de celle-ci serait sans doute terrible.

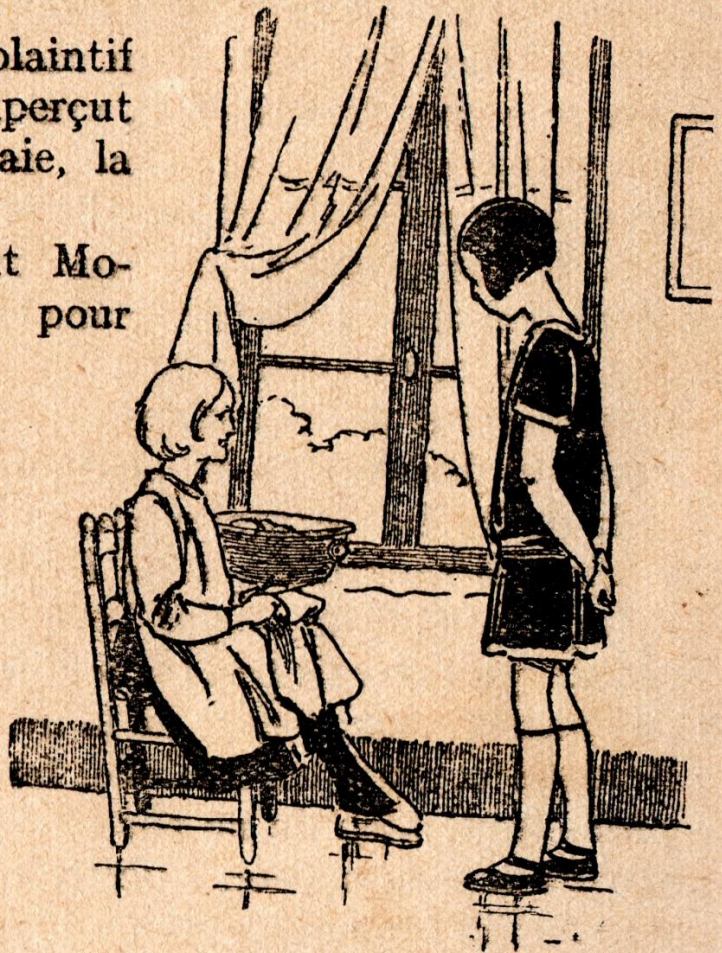
A ce moment, un bêlement plaintif se fit entendre. Et Monique aperçut Marquise qui, à travers la haie, la regardait d'un air suppliant.

— Ma pauvre Marquise, fit Monique en allongeant le bras pour la caresser, c'est vrai, personne ne s'occupe de toi aujourd'hui. Et moi-même, je devrais bien, en réprobation des vilaines actions de ta maîtresse, te repousser aussi. Mais j'ai pitié de toi... D'ailleurs, tu n'es pour rien dans ces malhonnêtetés. Viens, je vais te conduire le long du petit bois, tu pourras manger à ta faim.

Elle ouvrit la barrière et Marquise vint aussitôt danser autour d'elle. Assez fière de

son nouveau rôle, Monique mena la chèvre dans des coins herbus, et elle se réjouissait de voir avec quel air de satisfaction gourmande Marquise attrapait les meilleures plantes.

Mais la chèvre, d'abord docile, ne tarda pas à reprendre ses



Elle accueillait Monique.

façons capricieuses. Et Monique s'aperçut avec ennui qu'elle n'était pas maîtresse de la bête. Elle voulut alors la rentrer, mais bernique ! elle avait beau appeler, menacer, cajoler, Marquise n'en faisait qu'à sa tête.

Et soudain l'insupportable biquette s'enfonça dans le petit bois, poursuivie par Monique qui essayait en vain de la saisir.

Courant l'une après l'autre, elles traversèrent ainsi les buissons, les cépées, les taillis, les clairières.

Monique, rouge, échevelée, essoufflée, commençait à se décourager, quand elle aperçut à terre, près d'un bosquet de coudriers, un objet dont la vue l'arrêta net. Elle le ramassa d'une main tremblante : c'était sa trousse à ouvrage !

Oui, sa trousse ! Et Monique reconnut l'endroit : c'est là qu'elle était venue pour travailler, la veille.

Monique comprit, à sa grande confusion, que, en rangeant son ouvrage, elle avait dû laisser glisser la trousse à côté du sac. Elle ne devait s'en prendre qu'à son étourderie. Et elle avait accusé Lucette, son amie Lucette... Sans le hasard des circonstances, elle l'aurait vivement blessée et peinée sans doute, en lui posant à brûle-pourpoint des questions injurieuses.

Monique demeurait sur place, toute confuse, sa jolie trousse dans la main. Des larmes montaient à ses yeux. Soudain l'idée de Marquise lui revint. Où donc allait être partie maintenant cette bête fantasque ? Elle ne put la retrouver dans le bois. Enfin elle l'aperçut qui rentrait très tranquillement, en grappillant de droite et de gauche, dans la cour de la mère Cormoy.

Monique courut derrière elle, ferma soigneusement la barrière, se promettant bien de ne pas renouveler cet essai de garde. Puis elle entra dans la maison. Lucette tricotait, assise près de la table. Elle accueillit Monique avec un joyeux sourire.

— Je vais mieux, dit-elle, je ne souffre presque plus. J'espère pouvoir marcher un peu tantôt. Et si cela continue, je pourrai, je crois, dès demain, aller cueillir vos cerises.

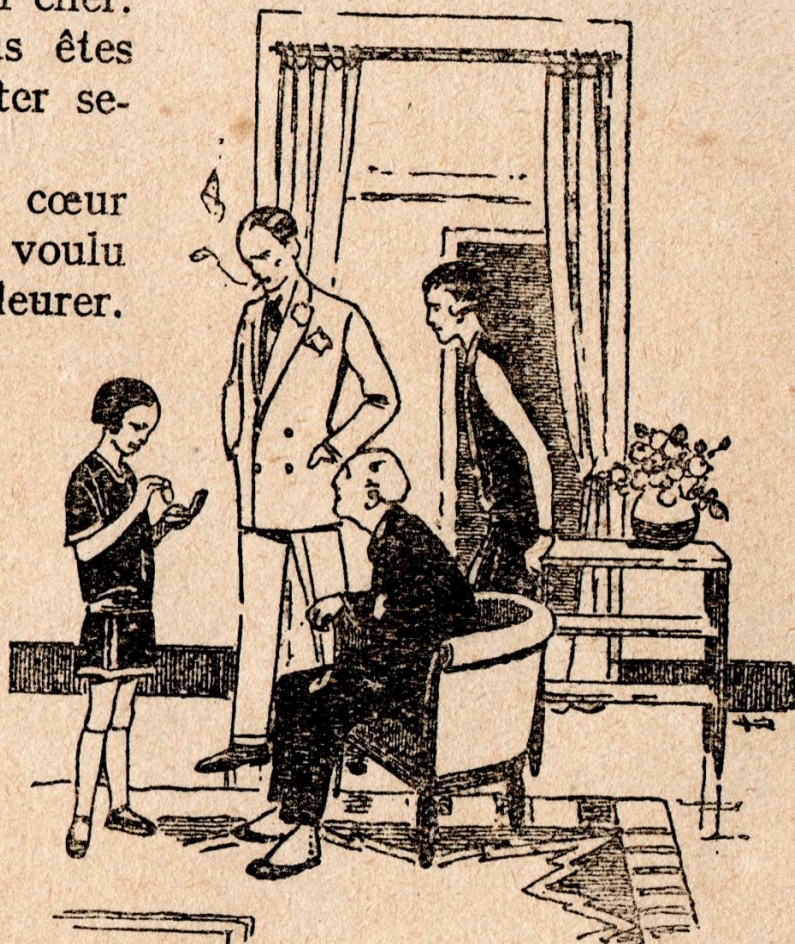
— Comment ? cueillir nos cerises ! se récria Monique interloquée de semblable audace.

— Mais oui, reprit Lucette du ton le plus naturel. Le père Séna-

teur, hier, m'avait demandé de le faire à sa place, car il souffrait beaucoup de ses douleurs. Moi, vous savez, cela ne m'embarrasse pas de monter aux échelles. Mais je croyais qu'il l'avait solidement placée, son échelle, et, comme une étourdie, j'ai voulu grimper sans vérifier. J'ai failli le payer cher. Heureusement vous vous êtes trouvée là pour me porter secours.

Monique sentait son cœur bondir de joie, elle aurait voulu danser, chanter, rire et pleurer. Tous ses soupçons s'évanouissaient, elle retrouvait sa petite Lucette telle qu'elle l'avait rêvée.

Brusquement elle lui sauta au cou, et elle commençait des explications parfaitement embrouillées et incompréhensibles, quand elle s'entendit appeler. Eugénie la cherchait pour le déjeuner.



C'était un délicieux bracelet-montre.

— Et puis, dit la vieille bonne en accompagnant Monique vers la villa, Madame vous cherche aussi pour donner votre lettre au facteur. Il paraît que vous en avez écrit deux. Alors Madame ne sait pas laquelle est la bonne.

— C'est la première, cria Monique sans hésitation, celle d'hier, qui est sur la cheminée.

Elle confia tout à sa mère, ses soupçons erronés, ses accusations injustifiées... et son projet de donner une machine à coudre à la mère Cormoy.

— Mais alors, dit M^{me} Durtel, tu renonces, pour ton anniversaire, à un cadeau personnel ?

— Oui, maman, murmura Monique avec un gros soupir, en baissant la tête. D'ailleurs, je crois que je ne le mérite pas. Ce sera non seulement un acte de charité, mais aussi un acte de justice.

M^{me} Durtel embrassa sa fille sans rien dire.

Mais peut-être écrivit-elle, de son côté, une troisième lettre au bon parrain.

Quelques jours après celui-ci arrivait en auto... avec une superbe et robuste machine à coudre pour la mère Cormoy.

Inutile de vouloir peindre la joie et la reconnaissance de la grand'mère et de Lucette.

Monique en était encore tout émue, quand son parrain, de retour dans la villa, l'attira vers lui.

— Alors, dit-il, tu es contente?

— Oh ! oui, si contente, si heureuse ! Vous avez vu la figure de Lucette ? et la mère Cormoy ?... ses mains en tremblaient de joie.

— Eh bien, reprit en souriant M. Landais, prends donc maintenant ce petit objet ; ce sera un souvenir de ton bonheur d'aujourd'hui.

Et il présenta à Monique, éblouie, muette de surprise et de joie, le plus délicieux petit bracelet-montre dont elle ait jamais pu rêver.

— Il te rappellera aussi, ajouta doucement M^{me} Durtel, qu'il faut être très réservé dans ses jugements et ne jamais accuser à la légère.

HELLÈLE.